

JEAN LAPOINTE

Pleurvires

avec la collaboration
D'ANNE ELIZABETH
LAPOINTE

Préface de BENOÎT
BRIÈRE

 LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

PREMIÈRE PARTIE

Souvenirs
de vadrouille

*Quand j'étais tout petit enfant
Je pleurais souvent en riant
On m'avait baptisé Pleurire
J'étais toujours à fleur de peau
J'avais des émotions en trop
Ce n'était pas facile à vivre...
Et puis les années ont passé
J'ai perdu le goût de pleurer
Je me suis fabriqué des copains
Toujours prêts à vous tendre la main
Afin que la vie nous enivre...
Le temps des roses est éphémère
Mais le lilas sent toujours bon*

Extrait de la chanson Pleurire

Le bout du rouleau

Mai 1974. Depuis le début du mois, il n'a pas cessé de pleuvoir. La pluie a traversé mon linge, m'est rentrée dans la peau, s'est mise à dégoutter jusqu'au fond de mon âme.

J'ai ouvert les yeux, regardé ma montre. Il était presque neuf heures. Où est-ce que je suis ? Je connaissais ce décor-là, ce drabe-là, cette atmosphère déprimante, cette odeur de désinfectant qui venait de la salle de bain... Ah ! ça me revient... Encore à l'hôpital Saint-Luc, au dixième étage, probablement dans la même chambre...

— Ah non, pas encore ! Maudit que chus écoeuré...

Dégrisé, mais encore malade d'alcool comme c'est pas possible, je me suis mis à pleurer tout bas. Les lendemains de veille, je souffrais toujours du même mal : j'avais mal au cœur et l'envie de vomir ne me lâchait pas, mais j'étais incapable de dégueuler.

En plus de la douleur physique, j'étais terriblement angoissé. Je savais que j'en avais encore pour quatre ou cinq jours à l'hôpital. Les petites marches dans le corridor, la robe de chambre, les fesses criblées de piqûres, les calmants, la fatigue, les jambes qui sont comme de la guenille après deux ou trois jours de sevrage... et le sevrage qui n'en finit plus !

Je me suis levé en tremblant et j'ai vu par la fenêtre ce décor de tôle, de béton et d'asphalte qui m'était devenu familier, avec

un coin de ciel en haut, la rue Dorchester en bas et le Vieux Munich, à droite, où j'aurais bien aimé me retrouver au lieu d'être là où j'étais. Malheureusement, à neuf heures du matin, c'était fermé.

J'ai pris une douche et pendant tout ce temps je ne pensais qu'à une chose : comment j'allais faire pour me sortir de là. On m'avait donné une chambre en face du poste de garde, étant donné que j'avais la réputation d'être un « évadeur ». Pour la même raison, on m'avait retiré mes vêtements, mais on m'avait laissé mon pyjama, mes verres fumés... et mes souliers. Erreur ! En état d'ébriété, j'avais toujours le réflexe d'y cacher mon argent, on ne sait jamais...

En sortant de la douche, j'ai tout de suite vérifié. Eh oui, au fond de chaque soulier il y avait un tas de dollars tout chiffonnés. Alors, j'ai enfilé mon pyjama, glissé mes pieds nus dans mes souliers, me suis enroulé une serviette blanche autour du cou en guise de foulard... J'ai jeté un coup d'œil dans le miroir pour voir ce que ça donnait et derrière mes verres fumés j'étais presque convaincu : on ne me reconnaîtra pas...

Après m'être assuré que toutes les infirmières étaient occupées à soigner d'autres patients, j'ai couru vers les escaliers, me suis rendu jusqu'au neuvième et là j'ai pu me risquer à découvert... Sors dans le corridor, pèse sur le bouton, attends le maudit ascenseur pendant une éternité... et puis le voilà enfin : les portes s'ouvrent et, par chance, il n'y a personne à l'intérieur. Petit bonheur...

J'ai descendu d'un trait jusqu'au sous-sol, débarqué tout près du casse-croûte... Sorti de l'hôpital par la porte de l'urgence, j'ai descendu la rue Sanguinet, ensuite à droite sur Dorchester, puis à gauche sur Saint-Denis, direction nord. Dans un tel accoutrement, j'avais peur d'attirer l'attention... Voyons donc ! Les seules personnes que j'ai rencontrées en remontant

Saint-Denis étaient soit des clochards aussi bizarrement accoutrés que moi, soit des passants trop absorbés dans leurs pensées pour remarquer un gars en pyjama qui cherche un bar ouvert à neuf heures et demie un mercredi matin !

J'étais presque arrivé à Sainte-Catherine et je n'avais encore rien trouvé quand j'ai décidé de sonder la porte du bistrot La Cave aux Moines, au sous-sol de l'hôtel Pennsylvanie... Incroyable ! La porte s'ouvrait...

Il faisait tellement sombre à l'intérieur que je n'y voyais absolument rien. J'ai enlevé mes verres fumés et c'était déjà mieux... Mes yeux ont mis encore un peu de temps à s'habituer et finalement j'ai distingué la silhouette de la *waitress* qui s'affairait derrière le bar.

— Êtes-vous ouvert ?

— Dans quelques minutes, je pourrai vous servir.

— Écoutez, mademoiselle, je suis malade d'alcool et j'ai pas la force d'attendre quelques minutes... Comprenez-vous ?

— Allez vous asseoir au fond. Qu'est-ce que je peux vous servir ?

— Un double cognac avec deux bières, n'importe lesquelles.

Je venais à peine de m'asseoir qu'elle me servait avec un sourire entendu, manière de dire : je connais le *feeling*, quand ça presse, ça presse. J'ai enfilé le double cognac d'un trait, pris une grande gorgée de bière, et l'effet a été quasi immédiat. Déjà je tremblais moins, encore une couple de ces remèdes et les tremblements cesseraient. C'était un soulagement immense, mais la douleur était si profonde qu'il en faudrait beaucoup plus pour me geler comme il faut.

Assis dans ce petit bar obscur, j'ai passé l'avant-midi à tâcher de me rappeler ce qui s'était passé. Je ne me souvenais même plus de l'heure qu'il était ou de l'état dans lequel je me

trouvais en arrivant à l'hôpital. Tout ce que je savais, c'est que c'était la veille, dans la soirée de la veille. J'avais des flash-back de mon arrivée avec le Dr Légaré, mais c'est à peu près tout. Je ne pouvais pas remonter plus loin. Combien de temps, combien de jours ça avait duré? Qu'est-ce que j'avais fait? Qu'est-ce que j'avais bu? J'aurais voulu remonter dans le temps jusqu'à l'instant du premier verre, celui qui avait tout déclenché. Mais je ne me rappelais rien. Je ne pouvais même pas réfléchir, seulement poser des questions auxquelles je ne pouvais pas répondre, et ces questions tourbillonnaient dans ma tête comme dans un cauchemar: qu'est-ce que j'ai fait? Qu'est-ce que j'ai dit? J'ai pris mon char? J'ai eu un accident? Où j'étais? Avec qui? Quand? Quoi? Où? Comment?

Enfin, je me suis mis à pleurer en pensant à Marie et aux enfants. Comment est-ce que j'ai pu leur faire ça? Ce n'était pas dans ma nature, même soûl, de faire des drames à la maison, c'était même tout le contraire, j'avais plutôt tendance à m'isoler. Mais je leur faisais de la peine, ça, j'en étais certain. Quand je buvais, c'est tout le monde autour de moi qui en souffrait...

J'ai commandé la même chose, fumé une autre cigarette. Au bout de 20 minutes, je me sentais bien. Une heure après, je commençais à être soûl... J'aurais pu continuer, mais je n'avais pas l'intention de repartir sur la brosse. Je voulais juste arrêter d'avoir mal. Alors, j'ai réglé l'addition, remis mes verres fumés et je suis sorti du bar. Dehors, c'était toujours la même grisaille.

En retournant à l'hôpital, je suis passé par hasard devant un magasin de la Régie des alcools. Oh, comme le bonheur est proche!

À l'hôpital, juste au moment où j'allais entrer dans ma chambre, j'ai croisé une infirmière qui m'a demandé où j'étais passé.

— J'avais faim. J'ai été manger quelque chose en bas.

— La prochaine fois que vous voudrez quelque chose au casse-croûte, demandez-le. On va se faire un plaisir d'aller vous le chercher.

J'ai compris qu'elle m'aurait à l'œil, celle-là. N'empêche qu'elle m'avait laissé passer avec deux 10 onces de cognac dans les poches de mon pyjama ! Petite victoire... Avec un jet de vaporisateur pour me rafraîchir l'haleine, j'avais l'impression d'être quasiment invisible...

Le lendemain matin, deux amis membres des Alcooliques anonymes sont venus me rendre visite. Je ne me souviens pas de tout ce qu'ils m'ont dit. Je me rappelle qu'ils ont parlé du Beaver, un centre de thérapie pour alcooliques, et l'instant d'après ils me demandaient si j'étais prêt à entrer en cure le lundi suivant.

J'étais surpris, j'avais la tête ailleurs, mais il me restait assez de lucidité pour comprendre que ce qu'ils m'offraient, c'était peut-être une planche de salut. Alors, j'ai dit oui.

— Jean, tu viens de prendre la décision la plus importante de ta vie ! s'est exclamé le grand Paul.

— Je te félicite, mon Jean, a dit Réal.

Ils sont venus me serrer la main avant de partir, mais je me souviens qu'en sortant de ma chambre, l'un d'eux a dit : « Coudonc, tu trouves pas qu'il a l'air soûl, toi ? » Et l'autre a répondu : « Ben non, voyons ! Il pourrait pas trouver à boire dans un hôpital. Ça doit être les médicaments qui font ça... »

Cette conversation m'avait fatigué. Je n'avais pas mangé ni la veille ni au déjeuner et je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. En fait, je ne pensais qu'à boire. Toutes les heures, je buvais quelques gorgées de mon cognac, tout en essayant de le faire durer le plus longtemps possible. Mais maintenant, mes deux 10 onces étaient vides, et il n'était pas encore midi. Panique !

À l'idée que j'allais être en manque plus tard dans la journée, c'était comme si je l'étais déjà. J'ai téléphoné à mon ami Raymond Lévesque en lui expliquant la situation et en lui demandant de m'apporter du cognac en cachette. Parce que je n'étais pas certain qu'il accepterait, j'ai cru bon d'ajouter :

— De toute façon, j'entre en cure au Beaver lundi... Fais ça le plus vite possible, mon Raymond, j'ai soif...

— O.K., Ti-Jean, j'y vais tout de suite. Y a pas de danger qu'on me fouille ?

— Ben non, Raymond, c'est quand même pas une prison ici.

Quoique...

J'avais parfois des visites. Le D^r Légaré, qui était radiologiste à l'hôpital, venait prendre de mes nouvelles de temps en temps. C'est lui qui s'était occupé, avec Marie, de me faire entrer à l'hôpital. Parce que c'était un bon ami, mais aussi parce que c'était l'un des rares, à l'époque, qui avait compris que j'étais une personne malade, et qu'il fallait me faire soigner, sans quoi j'allais finir par me tuer.

J'aurais bien aimé que Marie me rende visite, elle aussi, même si je savais qu'elle ne viendrait pas. Dans ces occasions-là, elle était sans pitié. Je trouvais ça cruel, mais je la comprenais... C'était quand même pas sa faute à elle si j'avais rechuté.

Durant la journée, les infirmières venaient prendre mon pouls, ma pression, ma température, me donner des calmants, faire des prises de sang. Le D^r Claude Morin venait me dire ensuite que, selon les derniers tests, les enzymes du foie étaient trop élevés, ou bien trop bas, et il me prescrivait d'autres médicaments, d'autres calmants, d'autres prises de sang. C'est ainsi qu'on traitait l'alcoolisme et je sais bien qu'il a fait tout ce qu'il pouvait. Lui aussi se rendait bien compte que j'étais en train de

me tuer et sans sa compétence, sa compréhension et sa grande patience, je crois bien que j'y serais arrivé.

Le reste de la journée, quand les calmants me laissaient la force de me lever, j'allais faire les cent pas dans le corridor, ou bien je regardais la télévision, enfin j'essayais de passer le temps. De retour dans ma chambre, je buvais mon cognac à petites doses, caché dans les toilettes, puis j'essayais de camoufler l'odeur de l'alcool avec celle du rince-bouche. J'étais tellement gelé qu'il est bien possible qu'à un moment donné je me sois trompé, que j'aie bu le Listerine et recraché le cognac!

Ce que m'avait apporté Raymond m'a permis de durer jusqu'au lendemain; ensuite, j'ai pu me rendre au surlendemain en refaisant le coup de l'évasion par les escaliers. Bien entendu, j'étais convaincu que tout le monde n'y voyait que du feu. Mais le samedi matin, au moment où je me préparais à faire une autre sortie clandestine, imaginez ma surprise en voyant une infirmière entrer dans ma chambre avec un sourire aux lèvres, mon linge sous le bras et qui me dit avec tendresse :

— Vous entrez en cure lundi, alors, vous pouvez vous habiller convenablement et aller faire une autre petite marche aujourd'hui.

C'est comme si elle m'avait donné un coup de poing sur la gueule. J'en ai presque perdu l'envie de sortir, mais je suis sorti quand même! Quand je suis revenu du bar, vers trois heures de l'après-midi, j'avais assez de réserves pour terminer la journée et passer une bonne nuit.

Le dimanche matin, dernier jour avant le début de ma cure au Beaver, mon imperméable sur le dos, j'ai remonté Saint-Denis sans me douter de la tuile qui allait me tomber sur la tête: La Cave aux Moines était fermée! Bien sûr, puisqu'on était dimanche. Mais alors, la Régie des alcools serait fermée aussi!

Et les épiceries, le dimanche, n'avaient pas le droit de vendre de la bière...

Cette fois, j'ai paniqué pour vrai ! Tout à coup, j'avais soif, mais alors terriblement soif, et il n'y a qu'un autre alcoolique qui puisse comprendre à quel point cette soif-là est insoutenable.

Debout sur le trottoir en face de La Cave aux Moines, j'ai senti que mes jambes étaient sur le point de me lâcher. L'instant d'avant, j'étais correct. Maintenant, j'étais trop faible pour me tenir debout et je tremblais de partout. Je me sentais mal, j'avais chaud, puis froid, puis chaud... Je sentais la sueur qui dégoulinait sur mon front et j'avais des étourdissements. La tête me tournait et j'avais peur de tomber.

Dans un sursaut d'énergie, j'ai appelé un taxi qui passait par là. J'aurais pu louer une chambre et me faire monter quelque chose à boire, mais m'inscrire au registre de l'hôtel me semblait une tâche énorme. Le taxi s'est arrêté devant moi.

— Pouvez-vous me trouver une place où je pourrais acheter de la bière ?

— Y en a une pas loin, montez...

Monte dans le taxi. Un petit tour et puis la voiture s'arrête.

— Pourriez-vous aller m'acheter une caisse de bières, s'il vous plaît, je suis trop faible pour y aller moi-même.

— Avez-vous une marque préférée ?

— Tenez, voilà 20 piastres. Apportez ce que vous voulez, ça n'a pas d'importance. Du moment que c'est de la bière.

Pendant que le chauffeur était parti chercher ma commande, je me demandais où je pourrais bien aller me cacher pour consommer parce qu'il n'était pas question, quand même, que je retourne à l'hôpital avec une caisse de bières sous le bras ! Puis le chauffeur est revenu et j'ai eu cette idée :

— Emmenez-moi au parc La Fontaine, s'il vous plaît.

J'ai payé le chauffeur en prenant soin de lui donner un bon pourboire, puis j'ai marché dans le parc à la recherche d'un banc vide, de préférence dans un coin tranquille.

Quand j'ai enfin trouvé ce qu'il me fallait, je me suis assis et j'ai vite débouché une première bière. En moins de 10 minutes, j'en avais avalé quatre... Je me sentais un peu mieux physiquement, mais au bout d'un certain temps, tout a basculé dans ma tête. Je me suis mis à penser que j'étais devenu un clochard... rien d'autre qu'un clochard.

C'était peut-être la fatigue, ou l'alcool, ou les calmants, ou la culpabilité ou bien tout ça mis ensemble, je ne sais pas, mais on aurait dit que tout d'un coup j'étais rendu à bout.

Je pensais à Marie, à ma famille, et je me suis mis à pleurer comme un enfant.

Je pensais à maman et au chagrin qu'elle aurait en me voyant dans cet état.

Je pensais à papa et à la promesse que je m'étais faite en débutant dans le métier. Je m'étais dit qu'un jour, quand j'aurais réussi, j'irais lui porter un beau 10 000 piastres *cash* en disant simplement: «Tiens papa, c'est juste un petit cadeau pour que tu saches que j'ai pas oublié tout ce que t'as fait pour moi.» Mais il était mort quelques années avant que j'aie pu réaliser ce rêve.

Je pensais à la belle vie que j'aurais pu offrir à mes enfants si j'avais été un homme normal, mais voilà: je n'étais pas un homme normal.

Je pensais à toute la peine que j'avais faite à Marie, et il me semblait maintenant que c'était une peine absolument irréparable.

J'ai débouché une autre bière, complètement découragé, désespéré. J'étais soûl et je commençais à me moquer de ce que les gens pouvaient penser. Maintenant, je parlais à voix haute:

— Papa, papa, où que tu sois, viens m'aider, je t'en supplie...
Je t'aime, mon petit papa!

Je sentais que si j'ouvrais une autre bière, je serais vraiment perdu, perdu aux yeux de mon père, aux yeux de Dieu, aux yeux du monde. J'étouffais, je me sentais pris comme dans un étau.

— Au secours, quelqu'un ! Aidez-moi, je vais mourir... J'ai trop de peine... La maudite boisson est en train de me tuer...

Ensuite, j'ai crié. C'étaient de longs cris entrecoupés de longs silences :

— Chus fini !... J'en peux plus !... Enfermez-moi !...

Je me suis levé, j'ai pris une dernière gorgée de bière et j'ai lancé ma bouteille à bout de bras. Puis je l'ai regardée voler dans les airs, retomber une vingtaine de pieds plus loin, rouler lentement sur le gazon, et s'arrêter au pied d'un arbre.

Voilà, c'était fini... C'était le bout du rouleau.

Le Beaver

Je suis retourné à l'hôpital en pleurant et en priant : « Aidez-moi, mon Dieu, aidez-moi s'il vous plaît, j'en peux plus ! » J'ai passé le reste de la journée à prier en faisant les cent pas dans ma chambre.

En début de soirée, le Dr Morin m'a prescrit du librium pour me calmer et m'aider à passer la nuit.

— Je te fais donner du librium à condition que tu me promettes de ne pas boire du tout.

J'étais tout à fait d'accord, pourvu que je puisse dormir. Quelques instants plus tard, l'infirmière m'a fait une piqûre et je suis resté dans mon lit en attendant que la drogue fasse effet. Malgré les puissants sédatifs, j'ai mis du temps à m'endormir, songeant au tragique de ma situation.

Le lendemain matin, je me suis réveillé en sursaut. Il était sept heures et j'avais la tête encore pleine des images des derniers jours. Je me rappelais ce qui s'était passé la veille, l'avant-veille, l'avant-avant-veille. J'avais encore soif, mais je me rappelais la promesse que j'avais faite à Claude. Et puis je savais que l'alcool et le librium ne font pas bon ménage.

Vers dix heures, Réal est arrivé dans ma chambre avec un beau grand sourire.

— C'est aujourd'hui le grand jour, la grande aventure, le jour de ta délivrance. Es-tu prêt ? Viens, je te donne un *lift*.

Ouach ! Du coup, j'avais beaucoup plus soif ! J'ai ramassé mes affaires, remercié les infirmières et les médecins pour leur délicatesse et leur patience à mon endroit et je suis sorti de l'hôpital en compagnie de Réal.

Dans sa voiture, je lui ai demandé de passer par la rue Dorchester parce qu'il fallait que j'aie à déposer de l'argent dans mon compte.

— Tu peux pas venir avec moi, Réal, tu comprends, il faut que j'aie dans mon coffret de sûreté.

Ce que Réal ne savait pas, c'est qu'au sous-sol de l'immeuble il y avait un bar où je me suis précipité dès la porte franchie. Encore un coup de chance, le barman était tout seul.

— Bonjour, monsieur. Une vodka triple avec jus d'orange, s'il vous plaît.

Le barman m'a regardé d'un drôle d'air, mais il n'a pas tardé à me servir. J'ai bu ma vodka d'un trait et j'en ai commandé une autre.

— Laissez faire le jus d'orange, il m'en reste assez...

Après les souffrances des derniers jours, après ce qui s'était passé la veille, après toutes ces émotions et le librium que m'avait donné Claude, c'est certain qu'il aurait été plus raisonnable de m'abstenir de boire. Mais je me disais : « Puisque j'entre en cure de toute façon, aussi bien me donner un peu de courage... » Et puis c'était ça, la maladie : boire pour étouffer le trop-plein d'émotion, pour geler ma souffrance, pour me donner du courage.

J'ai bu le deuxième verre un peu plus lentement et j'en ai commandé un autre. Disons qu'après ma troisième vodka jus d'orange, je me sentais plus disposé à m'embarquer dans cette « grande aventure ».

Arrivés à Saint-Philippe-de-La Prairie, j'ai insisté pour que Réal arrête la voiture devant le petit hôtel situé à une centaine de

mètres du Beaver. Je lui ai servi le même chantage que je me faisais à moi-même.

— De toute façon, j'entre en cure, je pourrai plus consommer. Encore pire : si tu veux pas, je rentre pas !

— O.K. Je sais ce que c'est... Mais prends pas trop ton temps, mon Jean, il faut que je retourne travailler avant midi.

— T'inquiète pas, ça va aller vite.

Un quart d'heure plus tard, je faisais une entrée triomphale au Beaver. Moi qui m'étais toujours soûlé en français, j'allais être obligé de dégriser en anglais...

Cold turkey

Les premières minutes se sont assez bien passées, mais au bout d'une heure, malheureusement, le sevrage commençait. Les sueurs froides, les sueurs chaudes...

Avant de partir, Réal m'avait serré très fort contre lui en m'assurant que tout irait bien.

— Y a des bouts qui seront pas faciles, mais je suis certain que tu vas t'en sortir. Après tout, c'est juste six semaines.

Six semaines ! Maintenant que je commençais à dégriser, ça me paraissait énorme, six semaines ! Mais d'un autre côté, je me disais : « T'as juste 38 ans, t'es encore solide. Fais ton temps, fais ton temps... »

C'était déjà l'heure du lunch. J'ai voulu manger avec les autres, mais rien à faire, j'avais l'estomac noué. Ça ne rentrait pas. Dans ma tête, il y avait deux mots qui faisaient comme une ritournelle : encore et pourquoi. Encore une rechute, et pourquoi est-ce que je bois quand je sais que ça me fait tellement mal ? Je cherchais des réponses, mais c'étaient d'autres questions qui me venaient à l'esprit : qu'est-ce que je fais ici ? Qu'est-ce que je vais devenir ?

À la même table que moi, il y avait d'autres « patients » avec qui j'ai engagé un semblant de conversation. Ils avaient l'air de comprendre mon désarroi.

— T'en fais pas, on est passés par là, nous aussi. Les premières heures sont les plus dures. Après ça, on se replace tranquillement.

— T'es à la bonne place, me dit celui qui s'appelait Louis.

Il avait tellement l'air d'un bon gars ! Je me demandais ce qu'il pouvait bien faire ici, mais je n'osais pas le lui demander.

Il y avait aussi une femme à notre table. Elle s'appelait Jeanine, elle devait avoir 30 ou 35 ans et elle avait l'air d'une fille douce, sans une once de malice. À elle, je me suis risqué à poser la question :

— Pourquoi t'es ici ?

— Pour la même raison que toi. Moi, c'est la solitude qui m'amène à boire.

Après le repas, je suis allé voir dans son bureau celui qu'on m'avait présenté comme mon « conseiller ». Je recommençais à paniquer. Comme à l'hôpital, quand mes bouteilles étaient vides. Comme le dimanche, en constatant que le bar était fermé. J'aurais voulu qu'il me donne un calmant, qu'il me rassure d'une façon quelconque, mais il faut croire qu'il n'avait pas le tour.

— Je suis tellement malade, je pense que je vais mourir.

— Ça, pour être malade, c'est certain que tu l'es. Mais y a pas de danger que t'en meures. T'es pas le premier, tu sais, à nous arriver dans cet état-là, on en a vu d'autres. Mais t'en fais pas. Dans quelques jours, ça va aller mieux.

Et les autres qui m'avaient dit quelques heures...

— Vous ne pourriez pas me donner un calmant, quelque chose ?

— On ne donne pas de calmant au Beaver... Tu connais l'expression *cold turkey* ? Ça veut dire : sevrage à froid.

Brrrr...

— Où elle est, ma chambre ?

— Elle est au deuxième, mais tu ne peux pas y aller maintenant. Il faut que tu restes avec les autres, c'est l'heure de la thérapie, me dit-il, et en me conduisant au salon, il m'a donné d'autres instructions : « En arrivant là, tu t'assoies par terre et tu ne fais rien, juste écouter. Essaie de prendre de grandes respirations et de les retenir le plus longtemps possible. Ensuite expire lentement, ça va t'aider à te calmer. Bon courage, Jean ! Bonne chance ! »

La thérapie

Quand je suis entré au salon, le psychiatre Gerry Shane était assis par terre avec d'autres résidents qui formaient un cercle au milieu de la pièce. Au centre du cercle, il y avait un espace dégagé. Le temps que j'aie m'asseoir à côté de Louis, il ne s'est rien passé. Personne ne parlait. On avait tiré les rideaux, il faisait noir. Je n'aimais pas cette noirceur, cette atmosphère d'enterrement, mais j'avais les idées tellement embrouillées. Je me suis dit que c'était peut-être juste dans ma tête qu'il faisait noir...

Je venais de m'asseoir quand le psychiatre a fait signe à Louis d'aller se mettre à genoux à l'intérieur du cercle. Puis il a désigné un autre résident, un jeune homme d'une trentaine d'années qui s'appelait Mike. Louis s'est placé de façon à lui faire face.

— *Come on, Mike, dit Shane. Be honest! Tell Louis what you really think of him*¹.

1. — Allez, Mike, dit Shane. Sois honnête ! Dis à Louis ce que tu penses vraiment de lui.

[...]

— *Fuck, man, j'ai rien de mal à dire à Louis... c'est un homme tellement gentil.*

— S'il est si gentil, pourquoi est-il ici ? Allez, Mike, dis à Louis ce que tu n'aimes pas chez lui.

— Je te le dis, j'aime l'homme. J'ai rien contre lui.

— Tu dis n'importe quoi, Mike, t'es pas totalement honnête.

[...]

Table des matières

À la manière de maître Jean.	9
PREMIÈRE PARTIE : Souvenirs de vadrouille	17
Le bout du rouleau.	19
Le Beaver	29
D'aussi loin que je me souviens...	47
Mon petit bonheur	63
Premières amours.	73
De la soupe et du pain.	87
Un train pour nulle part	101
Souvenirs de voyages	111
Marie.	119
Quand la manne passe	125
Un homme malade	133
DEUXIÈME PARTIE : Souvenirs éparpillés.	141
Félix.	143
Monsieur Grimaldi.	149
« Dans le coin droit... »	157
Des noms et des prénoms	163
La Butte à Mathieu	171
De Duplessis à Lévesque	177
Madeleine et Jean-Paul Lemieux.	185

Un tournoi de golf pas comme les autres	199
Il y a des moments comme ça...	203
Un ami.	211
Jean-Pierre	217
Devos	221
La mort du poète	225
TROISIÈME PARTIE : Souvenirs d'hier.	233
Dernier black-jack à Paris	235
Un coin de paradis.	243
Une vieille souffrance	249
L'autre bord	255
L'espoir	261
QUATRIÈME PARTIE : Souvenirs récents	275
Les retrouvailles	277
Le décès de Cécile.	281
Mercédès, mon ange gardien	283
Mes années au Sénat	285
Lapointe, père et fils	289
Le grand retour des Jérolas	291
Le cinéma.	293
<i>L'eau</i> , mon 50 ^e album	297
Des prix et des hommages	299
Mes problèmes de santé.	301
Au CHSLD.	303
40 ans de lutte contre les dépendances	309
Remerciements	312
En guise de conclusion....	313